

LEO FERRE

à l'Olympia

L'année des « Amants tristes »

Le retour de Ferré sur la scène d'un grand music-hall sera l'occasion de bien des surprises. Ceux qui ne l'ont pas suivi dans ses « meetings », qui ne se sont pas mêlés aux foules houleuses ou passionnées qui l'accueillaient encore l'an dernier à la Mutualité s'étonneront des directions nouvelles qu'il a prises. Ils ne reconnaîtront pas, dans son récital, la composition traditionnelle du tour de chant populaire et seront enclins à prendre pour une faiblesse ce qui fait en réalité sa force actuelle, pour une marque de vieillissement et de fatigue ce qui est en réalité enthousiasme meurtri et jeunesse blessée. De retour à l'Olympia, après de longues années d'absence, Ferré ne se plie à aucune concession. Il ne conçoit pas qu'il puisse changer quoi que ce soit à sa manière en revenant sur la rive droite, qu'il soit contraint de faire ici ce qu'il peut clamer là. L'Olympia se fera donc pour lui sans orchestre, avec la seule présence de son accompagnateur de toujours, Paul Castanier. Il ne renoncera à rien, ni à ses chan-

sons-fleuves, ni à ses interminables poèmes monologués avec emphase qui tiennent à la fois du discours anarchisant et de la longue plainte hurlée ou murmurée. Tout au plus s'offrira-t-il le luxe des éclairages savants des productions Coquatrix. Et c'est sur un poème, *Le chien*, qu'il ouvre son rideau, texte long, tortueux, difficile à saisir pour qui l'entend pour la première fois, sur un autre poème. Il n'y a plus rien, qu'il conclut coupant court aux bravos, aux rappels adroitement orchestrés qui sont de tradition à l'Olympia. Ferré se retire sans saluer, claque la porte au nez du public, lui donne pour une fois l'occasion de prendre conscience de la vanité de ses délires téléguidés, dictés par la publicité et l'habitude.

Cabotinage ? Orgueil insupportable ? Il se peut. Cependant, il n'y a rien de plus dérangeant que ce geste de refus. Durant plus de deux heures, nous avons écouté des chansons rageuses et désespérées, nous avons entendu les cris de la solitude et de l'amour bafoué, nous n'avons

connu l'apaisement qu'aux moments baudelairiens où le poète chante à mi-voix sa mélancolie. Nous avons découvert, avec « Les amants tristes » que la chanson pouvait atteindre des sommets que nous ne soupçonnions pas, qu'elle pouvait s'arracher à toutes les formules, instaurer la tyrannie du lyrisme permanent, se moquer d'être constamment intelligible, variée, divertissante et s'embarquer à corps perdu dans un romantisme vieux comme le monde, comme la misère humaine, un romantisme dont l'usure est celle de nos vieux rêves. Faudrait-il, après ces deux heures, bondir de nos fauteils et crier notre contentement d'avoir vu de très près des plaies bien vives, du sang bien rouge ?

On dira certainement que ce récital témoigne d'un narcissisme monstrueux, d'une inconcevable outrecuidance, que ses œuvres nouvelles ne sont qu'enflure et boursoufflure et que le chanteur ne se montre pas égal à lui-même. On ne voudra voir que ses défaillances et ses imperfections. Elles existent. Mais ce sera là avouer qu'on ressent un malaise intense. La poésie ne s'empare pas d'un plateau de music-hall pour y régner une soirée entière sans causer quelque trouble, surtout quand elle fait fi de l'élégance et qu'elle n'a pas la pudeur de cacher ses misères.